

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Exclusivement d'annonces



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MEURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIME

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 26 FÉVRIER 1887

No 23

### AVEUGLE!

Suite.

En laissant Marthe Duflou à sa porte, Pierre lui offrit de revenir après la nuit prendre de ses nouvelles et se mettre à sa disposition pour faire les démarches nécessaires.

Heureuse de rencontrer cette fois un ami honnête, l'ouvrière accepta avec reconnaissance. Les manières discrètes et la voix sincèrement émue de l'employé la touchaient jusqu'au fond de l'âme et lui inspiraient confiance.

Le lendemain matin, un médecin accompagnait Carlier dans sa visite. Il ne cacha point à Marthe qu'il lui restait peu d'espoir de guérison et qu'en tout cas un long traitement serait indispensable.

L'infortunée se demandait avec anxiété qui, pendant ce temps-là, surviendrait à ses besoins. Pierre alla au-devant de sa pensée.

— Ne doutez pas, mademoiselle, que votre patron n'ait pitié de votre état. Je suis convaincu que, suivant l'usage, en attendant votre guérison, il vous continuera vos gages. Je vais aller le voir, et je vous rapporterai sa décision.

Une heure après, Carlier annonçait à sa protégée qu'elle n'avait rien à craindre; la maison de couture lui conserverait sa place et payerait les frais de sa maladie.

En effet, régulièrement, le jeune homme apporta depuis lors à la jolie aveugle le montant des journées qu'elle était censée gagner. Naturellement les visites ne se faisaient point sans d'interminables causeries. Ne connaissant personne, Marthe ne recevait âme qui vive; elle était bien aise de trouver à qui parler de ses chagrins. Pierre la consolait et jetait sur ses plaies morales le baume souverain de l'espérance. Peu à peu, la vive sympathie qui unissait ces deux déshérités fait pour s'entendre, l'aveugle et le défiguré, se transforma en un amour sincère et réciproque. Si Pierre était d'une laideur navrante il possédait toutes les qualités du cœur, la bonté, la douceur, la générosité! Son dévouement avait produit sur l'ouvrière une impression profonde, ineffaçable.

\* \*

Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis le terrible accident, et, malgré les assurances optimistes du docteur, Marthe ne guérissait pas. Elle commença à trouver singulier que son patron continuât à payer un travail qu'elle ne fournissait pas, surtout sans s'informer de la vérité par lui-même. Un soupçon lui traversa l'esprit et, afin de l'éclaircir, elle pria sa concierge, une brave femme qui la soignait et s'intéressait à elle, de pousser une reconnaissance jusqu'à son magasin.

Ce soir-là, Pierre trouva la malade en larmes.

— Je sais tout! lui-elle. Comme c'est noble et généreux, ce que vous avez fait, de me laisser croire que l'argent apporté par vous provenait d'un patron qui n'a pas de cœur! Mais aussi, comme c'est mal à vous de m'avoir imposé, sans me consulter, une si lourde dette de reconnaissance! C'est maintenant qu'il faut absolument que je recouvre la vue pour vous rendre ce que vous m'avez prêté!

— Si vous vouliez, ma chère Marthe, vous ne me devriez rien!

— Comment cela?

— Acceptez-moi pour mari!



LE 22 FÉVRIER.

Exercices périlleux pour les deux acrobates. — En les mains de qui le petit va-t-il rester!

— Quoi! dit la jeune aveugle en pleurant de joie, vous consentiriez à m'épouser?

— C'est mon plus vif désir.

— Eh bien! soit. Je ne connais pas vos traits, mais, sans nul doute, ils resplendent de la franchise et la pureté de votre âme. Je ne mets à l'accomplissement de ce projet qu'une condition, c'est que je guérirai avant la noce.

Loin de plaire à l'employé, cette réponse le rendit sombre, taciturne. Il pensait que si sa fiancée le voyait, elle se séparerait de lui, et cette idée le consternait. Sans oser se l'avouer, il en arrivait presque à souhaiter que Marthe restât aveugle.

— Pourquoi ne voulez-vous pas tout de suite? dit-il plus de vingt reprises différentes. Nous serions si heureux comme cela!

Mais Marthe demeura inflexible.

— Non, répliquait elle, je ne vous ai déjà été que trop à charge. Je ne dois pas me river comme un boulet à toute votre existence. Si je ne recouvre pas la vue, je disparaîtrai et vous n'entendrez plus parler de la pauvre infirme. La société n'a que faire de membres inutiles et gênants.

— Un suicide! Voulez-vous donc que, moi aussi, je meure de désespoir?

Rien ne put persuader l'ouvrière. Elle nourrissait toujours la conviction secrète d'une guérison miraculeuse et se créait d'avance une joie pure d'en réserver la surprise à son fiancé.

\* \*

C'était le premier dimanche de mai. Le printemps venait de rendre aux arbrisseaux souriants leur verdoyante parure et les champs renaissaient aux ardeurs du soleil.

Marthe avait promis à Pierre d'aller à la campagne avec lui ce jour-là.

— Quel malheur, s'était écrié Carlier, que vous ne puissiez pas, comme moi, admirer la nature! Cela vous aurait décidée à ne pas reculer davantage notre bonheur.

— J'écouterai les oiseaux, avait répondu l'aveugle, je respirerai les parfums des fleurs.

L'employé vint chercher sa fiancée à l'heure convenue. Il fut tout étonné de ne plus voir aucun pansement sur les yeux de la malade et il se figura surprendre un moment involontaire chez la jeune fille à son entrée.

— Est-ce qu'elle serait guérie? se demanda-t-il en pâlisant.

— Qu'avez-vous, mon ami? fit aussitôt Marthe, avec un redoublement d'aménité. Ah! je devine. Cela vous étonne que, par coquetterie, j'aie cessé mon traitement. Que voulez-vous? Le médecin ne peut plus rien pour moi, j'y renonce. Aussi, je ne vous ferai plus languir: quand il vous plaira, je deviendrai votre femme.

Dans sa joie, Pierre s'imagina que les yeux de la malade lui souriaient.

— Fou que je suis! pensa-t-il, l'excès du bonheur me trouble la cervelle. Si elle me voyait, est-ce qu'elle voudrait de moi!

Notre amoureux, transporté de la bonne nouvelle, ne se la fit pas dire deux fois. Le mariage eut lieu trois semaines plus tard.

Quand il s'agit de conclure à la mairie, le mari voulut indiquer à Marthe la place où elle devait apposer sa signature après la sienne.

Et elle s'avança lestement vers le registre.

— Quoi! s'écria Pierre, vous y voyez donc! Et ma balafre!

— Je la connais depuis un mois! répondit la mariée en signant. Est-tu convaincu à présent que je t'aime?

Dans un magasin de nouveautés:  
Le client. — Je ne trouve pas ces cravates de couleur distinguées....  
Le sous-chef de rayon. — Monsieur, vous me surprenez.... je n'en porte jamais d'autres...

\* \*

Des Parisiens ont reçu la visite d'un parent de province, qui, venu d'abord pour passer quelques jours avec eux, s'éternise dans les délices de la capitale.

Trop polis pour se plaindre, ils ont recours à un stratagème:

— Ah! vraiment, mon cher, disent ils au gêneur, vous devez bien manquer à votre femme et à vos enfants.

— Certainement, vous me donnez une bonne idée; je vais les faire venir!

\* \*

Le Sphinx a noté ceci dans le carnet d'un réserviste:

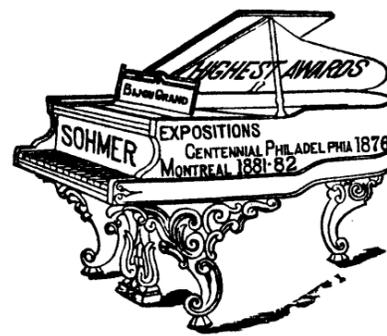
Hache: arme de sapeur aspirée par les grammairiens.

Jadis on racontait la chose autrement.

Le sapeur. Ous qu'est ma hache?

Dumanet, sévèrement: Sapeur, l'h est aspirée!

Le sapeur, furieux: Qu'est-ce qui a aspiré ma hache?



# SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

## LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, invariablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 26 FÉVRIER 1887



LE PETIT BAPTISTE

LE JOUR DE LA VOTATION

**Baptiste.** — Regarde donc, papa, comme il y a des voitures sur la rue aujourd'hui. Tiens, les auberges paraissent fermées comme le dimanche, tout le monde y entre par la porte de côté. Qu'est-ce que cela veut dire ?

**Ladébauche.** — Ça veut dire, Baptiste, qu'il y a des élections. C'est le jour de votation. Il y a \$100 d'amende pour les auberges qui ouvrent avant cinq heures ce soir.

**Baptiste.** — Est-ce qu'il y a moyen de savoir qui va gagner les élections ?

**Ladébauche.** — Pas tout de suite ; il y a tant de micmac dans les comités, on ne sait qui croire avant la fin de la votation.

**Baptiste.** — Si Johnny perd les élections, que va-t-il arriver ?

**Ladébauche.** — Il arriverait que Blake prendrait le pouvoir et alors on en verrait de belles.

**Baptiste.** — Blake a-t-il envie de ruiner le pays ?

**Ladébauche.** — On le dirait presque. Il ne se cache pas pour dire qu'il va nous ôter la protection. Alors ce serait le plus grand des malheurs pour les pauvres ouvriers.

**Baptiste.** — Si les Rouges gagnent les élections, qu'est-ce qu'on va faire, nous autres ?

**Ladébauche.** — C'est bien simple, mon fils. On fera notre paquet et on partira pour les Etats. On ira travailler à faire de la brique à White Liver Johnson, à Fellow's Balls ou dans les brigades du Marchacusec.

**Baptiste.** — Les Américains doivent aimer Blake et ses amis.

**Ladébauche.** — Oui, une croute. Ils ont envoyé de l'argent de Pittsburg aux libéraux de Toronto, pour les aider à écrapoutiller la protection. Les Américains ont intérêt à voir fermer nos manufactures parce qu'ils nous pousseront leurs marchandises de manière à inonder notre marché. Les Canadiens manquant d'ouvrage iront travailler dans les Etats pour 80 centins par jour.

**Baptiste.** — Mais, papa, avant la protection, est-ce que les Canadiens ne trouvaient pas moyen de vivre sans être obligés d'aller dans les Etats ?

**Ladébauche.** — Il y a douze ans, mon petit, les libéraux avaient le gouvernement à Ottawa. Ils ont adopté le libre-échange et la conséquence a été que toutes les grandes manufactures ont été fermées à Montréal, à Ottawa et à Toronto. Les ouvriers n'avaient pas de quoi manger et les corporations ont été obligées d'avoir des Soup Kitchen, des maisons où l'on donnait de la soupe et du pain aux malheureux. Ce n'était pas drôle de voir ça en 1875. Moi, je l'ai vu, moi, qui te

parle. Aussi je ne suis pas fou du libre-échange de M. Blake.

**Baptiste.** — Si le libre-échange rend les Canadiens tellement malheureux pourquoi Blake ne garde-t-il pas la protection ?

**Ladébauche.** — Il faut qu'il se fasse des amis avec les cultivateurs d'Ontario. Ces habitants là, ça se fiche bien des ouvriers canadiens pourvu qu'ils vendent leur grain et leurs animaux plus chers aux Américains. C'est pour ça que lorsque les Rouges seront au pouvoir, tu verras augmenter le prix du pain, du thé, du sucre et de toutes les étoffes. La protection ça ne fait pas l'affaire des yankees, ni des habitants du Haut-Canada.

**Baptiste.** — Mais, papa, est-ce qu'il n'y a pas des manufactures dans le Haut-Canada ?

**Ladébauche.** — Oui, mon fils, il y en a beaucoup et tous les manufacturiers sont en faveur de Johnny. C'est le vote habitant qui est dangereux dans Ontario. Quant à l'ouvrier, il est intelligent, et il votera avec celui qui lui donne le travail.

**Baptiste.** — Est-ce qu'on parle de la corde de Riel dans le Haut-Canada ?

**Ladébauche.** — La corde est pourrie dans Ontario, elle ne vaut pas la moindre petite ficelle. Les chefs rouges, vois tu mon fils, ont été les premiers à condamner Riel. Blake lui-même a offert une récompense de \$5,000 pour la tête de Métis. Les Shepard, les Mackenzie et les Cartwright, sont tous de la même potée. Ils mangeraient du Canadien français à la croque au sel, s'ils en avaient l'occasion.

**Baptiste.** — Dans le cas où les Rouges gagneraient, le Grand-Vicaire Trudel, deviendrait-il ministre ?

**Ladébauche.** — Le Grand Vicaire ministre, débarque ! Prends tu les Rouges pour des Michels. Ils ne feront jamais cette embarquée là.

**Baptiste.** — Mais, papa, il faudra bien que le Grand-Vicaire fasse quelque chose.

**Ladébauche.** — Il fera comme par le passé. Il passera son temps à mettre la discorde parmi ses amis et à cultiver la carotte.

**Baptiste.** — Mais il doit se tanner à ce jeu-là ?

**Ladébauche.** — Non, non ami, il a ça dans le sang. Il ne vivrait pas s'il ne découvrirait pas tous les jours quelque erreur à combattre. Il se croit plus infallible que notre Saint Père le Pape.

Il ne sera heureux que lorsqu'il aura réussi à fonder une petite église schismatique dans la province de Québec. S'il n'est pas pape, il se fera élire sous-pape. J'entends bien des hurras, courons voir qui a gagné l'élection.



Ah la barrique de whiskey de Ste Julien !!!

On en parlera longtemps dans le comté de Montcalm et surtout dans le quartier St Jacques.

Ce qui aggrave le cas de la barrique, c'est qu'elle a été donnée par un des membres du comité de Vigilance. C'est une jolie manière de comprendre la mission d'un apôtre de la tempérance.

Changeement de propos. Savez-vous que M. Dupuis, le candidat du quartier St Jacques a modifié trois fois son programme pour y faire entrer les articles de celui de M. Hurteau ? Si ce dernier promulgue demain un nouveau programme, M. Dupuis est prêt à l'endosser demain. L'attention des épiciers est attiré sur le fait que le candidat de M. Beausoleil s'est engagé à soutenir le règlement inique qui les empêche de vendre des légumes et des viandes sans payer une licence prohibitive. Messieurs les épiciers s'en souviendront le jour de la votation.

**Coups d'Archet.**

Au bureau de l'Etendard :

**Le G. V. Trudel.** — Peux-tu me dire, mon cher Nicodème, quelles sont les lettres les plus grossières de l'alphabet ?

**Nicodème.** — Give it up !

**Le G. V. T.** — Ce sont les "K" parce que les K rotent. Comprends tu les carottes ?

\*\*

Au marché Bonsecours le grand vicaire Trudel achète ses provisions chez une grattière.

Il palpe des carottes et les remets sur l'étagère en disant.

— Ces carottes ne feront jamais pour ma cuisine.

Je ne prends que des carottes cordées.

\*\*

Le vrai Brazeau fait encore des siennes. Il serait le plus malheureux des hommes s'il n'épatait pas son public toutes les semaines. Aujourd'hui une lampe électrique est placée devant son magasin pour éclairer des merveilles artistiques en fait d'enseignes. Il y a un cachet original sur chaque dessin qui harponne l'œil du passant du rez-de-chaussée jusqu'à la mansarde. Vive le Vrai Brazeau pour le progrès. Attention à ses ventes de cigares à des prix plus bas que ceux des marchands en gros. Crème de la crème 5cts cable 3cts etc. C'est au No 47 rue St Laurent.

**L'IVRESSE CONTAGIEUSE.**

S'il faut en croire certains physiologistes américains fort bien postés pour observer les phénomènes de l'ivresse, cette maladie aiguë, avec tout son cortège de symptômes caractéristiques, peut éclater exceptionnellement, par contagion, chez des individus qui n'ont bu que de l'eau, mais qui l'ont bu en compagnie de gens alcoolisés.

A première vue, cette affirmation a un peu l'air d'une excuse spéciale inventée un soir par quelque mari peu solide sur ses jambes, à l'heure psychologique de la rentrée au domicile conjugal, dans le but de détourner la colère de sa chaste moitié. Il paraît pourtant que la chose est sérieuse.

Le docteur Crothers cite dans l'*Alienist and Neurologist* un certain nombre de cas qu'il dit avoir observés lui-même.

Premier exemple. Un riche cultivateur de Saint Louis, qui ne buvait jamais que de l'eau ou du thé, est élu au congrès. Il se lia intimement avec un autre législateur qui avait la fâcheuse habitude de boire avec excès des liquides moins étonnants et de n'aller jamais au lit qu'en état d'ivresse. Au bout de quelques semaines de cette intimité on remarqua que le cultivateur se conduisait tous les soirs comme un homme ivre, déraisonnait, riait sans motif, chancelait sur ses jambes à la façon de son déplorable ami. Et pourtant il ne buvait jamais que de l'eau ou du thé. L'arrachait-on à cette désastreuse compagnie sous un prétexte quelconque, il reprenait bientôt possession de lui-même et se comportait normalement. Mais aussitôt qu'il se retrouvait avec des ivrognes il retombait dans son ivresse artificielle et de contagion.

Tant qu'elle durait, il n'avait nullement conscience de son état et se rappelait seulement qu'il ne devait pas boire de liquides alcooliques, pour rester fidèle à cette règle avec une ténacité remarquable. Le bruit courut qu'il avait pris des habitudes d'ivrognerie ; certains journaux y firent même allusion sans qu'il pût s'en défendre, tant la chose paraissait bien établie. Il dut se résoudre, dans l'intérêt de sa réputation, à éviter avec un soin tout particulier de se trouver en compagnie de gens adonnés aux boissons alcooliques, et par conséquent, remarqua naïvement le journal américain, de *paratre aux dîners officiels*. Un examen attentif du cas révéla chez le sujet une prédisposition à la démence alcoolique ; cette prédisposition était même la cause déterminante de l'abstinence rigoureuse qu'il s'imposait.

Plusieurs autres cas analogues ont été observés chez des sujets précédemment adonnés à l'ivrognerie, mais guéris de ce vice. Un officier de l'armée fédérale, qui buvait beaucoup pendant la guerre de sécession, mais qui avait absolument rompu avec cette habitude, dîne un soir en compagnie de ses anciens compagnons d'armes ; plusieurs se grisent ; il ne boit que de l'eau. Pris subitement d'ivresse contagieuse, il se lève, adresse aux convives un *speech* insensé, puis retombe ivre-mort sur sa chaise ; on est obligé de l'emporter chez lui dans un état d'inconscience absolue.

Un fonctionnaire civil qui avait eu jadis des habitudes d'intempérance et qui s'était réformé, donne un grand dîner ; quelques uns de ses amis boivent plus que de raison ; il s'abstient avec soin de les imiter et n'en tombe pas moins, par contagion, dans le même état physiologique que les plus alcoolisés d'entre eux. Le lendemain matin, il n'avait plus qu'un souvenir confus de ce qui s'était passé.

Un autre sujet, lui aussi ancien alcoolisé, mais réformé depuis douze ans, part en expédition militaire sur la frontière avec des camarades qui boivent sec ; quoiqu'il n'ait bu que de la limonade, il se conduit exactement comme eux, passe pour un ivrogne et se voit traiter comme tel par sa famille et ses amis, en dépit de ses protestations indignées.

Tous ces cas, on le voit, se rapportent à des individus chez lesquels une prédisposition héréditaire ou acquise avait préparé le terrain à la contagion. Ils n'en sont pas moins intéressants au point de vue psychologique et méritent d'être étudiés avec soin par les spécialistes. Il y a là, visiblement, un fait de "suggestion mécanique" d'un caractère tout nouveau et fort original.

**LES TRIBUNAUX COMIQUES**

M. POULAIN AU CAFÉ.

M. Poulain est célibataire et âgé. De plus il paraît pauvre. Poulain n'est pas exigeant. Les uns rêvent la richesse, les autres ambitionnent la gloire. L'ambition de Poulain se borne à ceci : lire les journaux au café en prenant sa consommation. Ambition bien modeste, on peut en juger. Eh bien ! Poulain ne devait pas pourtant échapper à la malignité des hommes.

Les habitués du café où il avait l'habitude d'aller ne tardèrent pas à envier le bonheur paisible de Poulain. Ils avaient remarqué qu'il gardait les journaux plus longtemps qu'il ne conviendrait. De son côté, le patron du café avait observé que dans la soirée il ne prenait qu'une consommation. Et quelle consommation ! Une consommation de 30 centimes. Cela ne pouvait pas durer.

Bref, un soir, Poulain demande la France. On la lui donne. Les autres guettent. Poulain commence sa lecture. Un consommateur, un conspirateur, devrais-je dire, s'approche de lui et sèchement :

— La France, s'il vous plaît ?  
— Pardon, répond Poulain du ton le plus humble, je n'ai pas terminé.

— Tant pis !  
Et il lui arrache le journal.

Poulain, malgré son âge, prend le journal et en gifle l'insolent.

Mais Poulain comptait sans son hôte. Il croyait se trouver en face d'un homme. Il n'avait pour vis-à-vis qu'un plaideur. Que fait ce dernier ? Il assigne mon Poulain en police correctionnelle pour voies de fait.

L'interrogatoire commence.

Le Plaignant.— Tous les soirs, c'est la même chose. Quand monsieur tient les journaux, il n'y a plus moyen de les avoir !

M. le Président.— Il a tort de les accaparer. Mais...

Le Plaignant.— Un vieil égoïste !

Le Président.— Il fallait lui demander le journal vertement, je veux bien ; mais tenter de lui arracher.

Le Plaignant.— Tous les consommateurs ont à se plaindre de ce vieillard. Il ne souffle mot à qui que ce soit, accapare tous les journaux...

Le Prévenu.— Je suis consommateur, et j'ai le même droit que les autres.

Le Plaignant.— Oh ! consommateur !

Le Prévenu.— Je consomme jusqu'au moment de me retirer.

Le Plaignant.— Pour six sous !

Le Président.— Comment peut-on consommer jusqu'à onze heures pour six sous ?

En entendant ces mots : " Comment peut-on consommer jusqu'à onze heures pour six sous ? " le plaignant a relevé la tête et pris un air important. Le pied droit en avant, le corps légèrement penché, l'index, détaché, à la façon du conteur antique, il commença :

— Dès qu'il arrive, à huit heures, il va s'asseoir à sa place accoutumée et on lui sert une demi-tasse avec cognac, le tout du prix de trente centimes. Il prend les journaux et la première consommation ; il en met un dans la soucoupe où est le bain de pied, il y ajoute un peu du contenu de la tasse et sirote ce café en lisant les journaux ; cela le mène à huit heures et demie. Il prend deux autres journaux, met la moitié du second morceau de sucre dans la soucoupe, y verse une partie de son petit verre, et voilà un canard ; deuxième consommation ; il suce son canard pendant une demi-heure, ce qui le mène à neuf heures ; il a lu alors deux autres journaux. Il en prend encore deux et prépare la troisième consommation ; il verse une partie du café qui lui reste dans la soucoupe, verse de l'eau dans la tasse, le reste du deuxième morceau de sucre et siffle un mazagran. Nous voilà à neuf heures et demie ; il s'empare de deux autres journaux, quatrième consommation ; il casse la moitié de son dernier morceau de sucre, il allume ça et se fait un petit punch, cinquième consommation. Enfin, à dix heures et demie, il jette son petit reste de sucre dans sa tasse, y verse de l'eau et se fait un verre d'eau sucrée qui le conduit jusqu'à onze heures.

Nous n'inventons rien, la réponse du plaignant est mot à mot dans la *Gazette des tribunaux*. Devant ces explications, le tribunal a jugé qu'il y avait là un excès d'économie, et il a condamné Poulain à l'amende.

Il ne faut abuser de rien.



LE GATEAU DES ROIS

Monsieur Ventemizet était pharmacien et pharmacien toulousain, ce qui est une aggravation. Il habitait la rue Cantegil et était renommé dans tout le quartier Saint-Etienne pour un certain bonbon purgatif qui y faisait merveille, en ayant sur le chapeau, de militaire mémoire, l'avantage d'être à répétition. Il était l'archange vainqueur qui foule aux pieds le dragon de la constipation. C'est au moins la symbolique image dont il avait orné le joli papier où se débitait cette drogue philanthropique. Mon Dieu, que ces deux mots vont bien ensemble !

Si vous eussiez pu glisser un regard indiscret dans son laboratoire, la veille du jour de l'An, vous eussiez vu monsieur Ventemizet furieusement occupé. Dans une large boîte de sucreries achetées chez le meilleur confiseur de la rue de la Pomme, il insinuait, au centre même, un petit objet fort appétissant, un petit bonhomme avec des ailes en sucre blanc et des yeux en sucre candi, un ange comestible évidemment destiné à tenter spécialement la gourmandise et être gardé, comme on dit, pour la bonne bouche. Et monsieur Ventemizet riait méchamment tout seul en achevant ce petit ouvrage. Il riait parce que ce fondant de séraphique aspect était simplement un de ses bonbons déguisés, — vous savez, ses fameux bonbons rafraîchissants outre mesure, et qui, tout soudainement, vous emplissaient le ventre d'une tempête suivie d'averse. Celui-là était positivement foudroyant. Je dirais chargé jusqu'à la gueule, si je ne craignais que le mot ne vous induisit en confusion regrettable pour le visage humain.

Et à qui ce fallacieux apothicaire destinait-il ce présent redoutable ? A la belle madame Chassipolet qu'il avait autrefois aimée et demandée en mariage. Evincé au profit d'un rival qui avait plus d'avantage, il en gardait une rancune épouvantable à cette délicate personne et ne rêvait que de lui jouer quelque méchant tour. Ainsi la connaissant friande comme une chatte, il pensait bien qu'elle garderait pour elle le plus appétissant bonbon de la boîte et il se réjouissait des coliques qu'elle en contracterait incontinent. Peut-on imaginer une plus sale bête que cet amoureux fâché ! Et notez qu'il était devenu l'ami intime du mari, mais simplement pour chercher à nuire au ménage, sournoisement, en toute occasion et pour se bien réjouir de ses moindres déconvenues. Avait-il aimé vraiment, ce Ventemizet ? J'en doute, malgré sa colère, et j'en doute d'autant plus qu'il s'allait marier, par dépit, disait-il, mais bien plutôt parce que les écus de mademoiselle Caminade le tentaient furieusement.

— Que vous êtes aimable, mon cher monsieur Ventemizet, d'avoir pensé à moi !

Ainsi dit l'innocente Mme Chassipolet en agréant le présent de son ancien prétendu. Celui-ci lui répondit avec une feinte tristesse :

— N'y pensais-je pas toujours, Hélène !  
— Pourquoi parler du passé, Zéphyrin ? Vous épousez dans quelques jours Mlle Caminade...  
— Faute de grives, madame, on mange des...  
— Merles... et même des merles blancs. Car c'est un merle blanc véritable qu'une orpheline charmante et bien dotée.

Le pharmacien soupira, secoua mélancoliquement la tête et se leva.  
— C'est dans six jours les Rois, fit Mme Chassipolet, et vous seriez bien aimable de venir dîner avec nous. Il ne serait pas impossible que Mlle Caminade fût des nôtres. Sa tante la chanoinesse doit me la présenter ces jours-ci et je les retiendrai toutes deux.

— Vous êtes cruelle, Hélène ! murmura Ventemizet.  
Et il accepta tout de même. Car il espérait avoir ainsi des nouvelles de l'effet produit sur Mme Chassipolet par son petit ange en sucre. Ce n'était pas décidément l'âme d'un poète lyrique qui logeait dans le corps de ce Ventemizet.

Et il accepta tout de même. Car il espérait avoir ainsi des nouvelles de l'effet produit sur Mme Chassipolet par son petit ange en sucre. Ce n'était pas décidément l'âme d'un poète lyrique qui logeait dans le corps de ce Ventemizet.



LA PANTOMIME POLITIQUE.

JOHNNY.—Tiens, mon vieux Blake, prends ça.—Si Blake y touche il se brûlera les doigts.

Quand M. Chassipolet rentra, sa femme lui montra la boîte offerte par le pharmacien, la plus belle certainement qu'elle eût reçue de toute la journée.

— Pauvre garçon ! fit l'excellent homme ; il l'aime encore ! Et comment n'as-tu pas encore mangé le délicieux petit bonhomme rose et transparent ?

— C'est que j'ai une idée, fit sérieusement Mme Chassipolet.

— Peut-on savoir ?

— Non !

— Soit ! chère mystérieuse !

Allons ! Allons ! Mme Chassipolet avait encore des étrennes à recevoir.

Mademoiselle Caminade et sa tante la chanoinesse étaient du festin Epiphanique annoncé plus haut. Monsieur Ventemizet avait été exact au rendez-vous et s'était présenté dans tous les avantages d'une toilette irréprochable. Le repas avait été le plus cordial du monde. Aucune allusion n'y avait été faite à une récente indisposition de la maîtresse de la maison.

— Mon bonbon aurait-il raté ou l'aurait-elle offert à quelque visiteur ? pensait l'apothicaire légèrement désappointé.

Comme il s'absorbait dans cette inquiétude, tout en mangeant sa part du gâteau des Rois, il sentit quelque chose craquer dans sa bouche, quelque chose qui n'était certainement pas de la galette.

— Bon ! c'est moi qui suis pincé ! fit-il en dedans. Mais pas si bête !

Et, comme il était fort intéressé et n'avait nulle envie de faire quelque cadeau, comme y sont condamnés les monarques d'un jour que fait une vieille coutume familiale, il réprima toute grimace et avala, non sans peine, son brevet de Roi.

— Ah ça ! personne n'a donc la fève ! fit gaiement M. Chassipolet en ouvrant, du bout de son couteau, ce qu'on est convenu d'appeler : la part du pauvre — laquelle était vide également.

— La fève ! fit dédaigneusement Mme Chassipolet. Est-ce qu'on met encore des fèves dans les gâteaux des Rois !

Et elle ajouta avec un sourire mystérieux :  
— C'était un charmant petit bonhomme en sucre que j'ai déposé moi-même dans la pâte.

M. Chassipolet sourit à sa femme en échangeant avec elle un regard d'intelligence. Un cri inarticulé, un gémissement sourd, sorti de la poitrine de Ventemizet, leur fit tourner les yeux de son côté.

L'apothicaire était vert-pomme, serrait les lèvres et se tenait le ventre, en riboulant des yeux blancs. Pareil au renard pris à son propre piège, il était pareil aussi au jeune Spartiate qui avait caché un renard sous sa robe et en avait le ventre dévoré. Mais moins stoïque mille fois que le fils de Lacédémone, Ventemizet, vaincu, se leva et fit une sortie si ridicule que Mlle Caminade et sa tante la chanoinesse étouffèrent de rire dans leurs serviettes.

Le pauvre homme n'osa pas rentrer. Son mariage était manqué une seconde fois. L'en faut-il plaindre ? Non. Il avait tout ce qu'il faut pour être malheureux. Mais je ne l'en aurais pas plaint davantage. Je n'ai aucune miséricorde pour les méchants.

ARMAND SILVESTRE.

Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent qu'à se plaindre d'eux-mêmes.

Nous accusons réception d'une excellente publication pour la classe agricole.

Le bulletin de la ferme expérimentale Centrale d'Ottawa. Il est envoyé gratis à toutes les personnes qui en feront la demande.

VARIETES.

L'autre matin, au restaurant, un habitué a avec le garçon son colloque habituel :

— Comment sont les œufs, aujourd'hui.

— Suffisants, monsieur. Je ne vous dirai pas qu'ils sont frais ; mais, enfin, ils ne sont pas encore complètement gâtés.

Les élections fédérales étant terminées, vainqueurs et vaincus sont invités à se réunir au Tonneau Rouge, No 88, rue St Laurent, les premiers pour mouiller les ailes de la victoire, les autres pour sécher les larmes de la défaite avec les vins canadiens chimiquement purs et autres liqueurs de première qualité. Rappelez-vous que ce restaurant est le plus populaire de la rue St Laurent. Il est tenu par MM. Jos. Gauthier et Cie.

Une portière qui vient de perdre son mari dit à son propriétaire, qui est un peu distrait :

— Monsieur, vous avez toujours été si bon pour mon pauvre défunt, est-ce que vous ne viendrez pas, demain, à son enterrement ?

Demain, je ne peux pas ; mais après-demain, sans faute !

THÉÂTRE ROYAL.

Cette semaine au Théâtre Royal, première représentation du grand mélodrame "Passion Slave," pièce qui a eu 300 représentations à Paris et 175 à New-York. Il y a foule tous les soirs.

Un bon curé de campagne vient rendre visite, à Paris, à une de ses paroissiennes d'été. Il regarde les meubles, encombrés de bibelots, comme il est de mode aujourd'hui ; et, d'un air enchanté, se tournant vers la maîtresse de la maison :

— Je vois avec plaisir, lui dit-il, que vous êtes en train d'organiser une loterie pour nos pauvres !

GALERIE COMIQUE.

Les amis de la caricature et des dessins artistiques seront émerveillés s'ils entrent dans le restaurant Pavillon de Frank Labelle No 65 rue Bleury. Sur les panneaux ils verront des charges au fusain des célébrités politiques du jour. Les ressemblances sont parfaites et l'exécution est touchée de main de maître. Ce qui mérite une mention spéciale dans la galerie comique est un dessin du Palais de Glace exécuté au savon sur la principale glace de l'établissement. L'artiste a rendu à perfection l'assaut des raquetteurs. L'effet de la lumière électrique, la translucidité des blocs de glace, les scintillations des étoiles des pièces pyrotechniques, tout est crayonné comme par enchantement.

Au musée du Louvre :  
Deux amateurs lisent cette inscription au-dessus d'une porte : *Salle Bernard Palissy.*

Ils s'interrogent du regard :  
— Qu'est-ce que c'était que ce M. Palissy ?  
— Sais pas. Ça doit être l'inventeur du palissandre.

PHOTOGRAPHIE RAPIDE.

La pose est instantanée dans l'atelier photographique de Henri Larin. Il n'a qu'à évoquer son objectif sur un groupe de grandes personnes ou sur un enfant des plus agités pour obtenir un excellent négatif. Les portraits, d'après le nouveau procédé de M. Larin est en voie d'acquiescer une grande popularité. Prix très-modérés et satisfaction garantie.

H. LARIN,  
18 rue St-Laurent.

On venait de mettre en doute la probité de Boireau.

— Lui ? s'écrie son ami Taupin, mais c'est le plus honnête homme que je connaisse ! Il n'emporterait pas un cure-dents d'un restaurant... dès qu'il s'en est servi, il le remet dans la soucoupe !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

Jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

Aux PATINEURS  
GRANDE OUVERTURE DU  
PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957

(Entre les rues St-Dominique et St-Constant,  
SAMEDI, LE 4 COURANT

Musique par les Membres de la Musique de la Cité  
ADMISSION, 10 CTS.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel  
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,  
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,  
IMPRESSIONS DE COMMERCE  
Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,  
GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1500 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

FEUILLETON DU "VIOLON."

## LE PIN

Là-bas, au pays que les Pyrénées bordent au sud comme une barrière de marbre bleu, presque toutes les maisons, invariablement tournées vers le soleil, ont près d'elles un arbre tutélaire, tantôt figuier, tantôt pin, tantôt chêne, qui pousse, vénéré près de la porte, et qui, étendant ses lourdes branches sur le toit, semble un grand être de protection gardant la maisonnée des influences néfastes et des esprits pernicieux, qui grouillent, au désir des paysans pensifs, dans les nappes mystérieuses de l'air.

Devant une de ces maisons blanches, qu'habite un laboureur simple nommé Luc Laborde, c'est un pin-parasol immense qui verdoie et qui, se haussant tout d'un jet jusqu'à une altitude de vingt-cinq mètres au-dessus du sol, éploie majestueusement, sous les nuages, l'ombrelle énorme de ses ramures, comme une gigantesque fleur d'hortensia.

Le pin a donné son nom à la maison. Et la demeure des Laborde a reçu l'enseigne: *Au Parasol*. On le voit de tous les points de la commune, et les grands oiseaux qui émigrent en automne daignent parfois faire halte sur lui, car ils se savent en sûreté sur cet arbre hautain dont les branches planent si loin des hommes.

Et le pin a porté bonheur à la maison. Luc Laborde, le jeune héritier encore célibataire, est presque riche, ses champs sont prospères, ses greniers lourds de moissons, ses bestiaux dociles et gras, et jamais, dans sa demeure, aucune maladie contagieuse n'a pénétré, grâce à la vigilance patriarcale du pin, dont les branches purificatrices, incessamment, répandent dans les airs de vagues brassées de parfums.

— Tu as là un fameux arbre ! lui dit un jour Cazade, le charpentier nouvellement installé dans la maison voisine. Je t'en donne cent francs.

Il n'était pas du pays, cet homme. Il parlait français. Venu d'une ville lointaine, il ignorait le respect qu'on doit à l'arbre gardien de la maison. Luc lui pardonna.

— C'est insupportable ! vint lui dire le même charpentier, un an plus tard. Ton pin fait de l'ombre sur mon verger. Tous les pommiers que j'y plante meurt. De plus, les racines de cet arbre ridicule renversent le mur de clôture. Je te préviens, mon garçon, que si tu ne veux pas me le vendre, j'y flanque le feu !

Luc retroussa ses manches, cracha énergiquement dans ses mains, à la manière gasconne, et s'appêta à remettre chez lui, à tour de bras, ce voisin blasphemateur.

Il allait l'abîmer sérieusement, quand une voix très fâchée, oh ! une voix qui entrerait quand même dans les oreilles d'une façon si onctueuse ! cria tout à coup :

— Au secours ! à l'assassin ! il tue mon père !

C'est d'une fille toute rouge et toute courroucée que partait cette voix de flûte.

Et le paysan s'arrêta désarmé, par ces exclamations de manzelle Louise Cazade, sur ces petits cris qui semblaient roses et qui, dans son ouïe habituée au beuglement des bœufs, faisaient une étrange sensation de paroles sucrées.

Un soir de printemps. Le pin-parasol offre à la brise les pousses neuves de ses ramures, pousses si tendres, si menues, qu'on dirait de petits doigtlets verts, essayant d'attrapper au vol les rayons de soleil. Et la brise, sans doute, se sent fort chatouillée par tous ces doigts végétaux, car elle chantonne, au haut du pin, un air joyeux comme un ronron de chatte.

Or, sous le pin, voici qu'une forme de femme, ramassée, au soleil couché, quelques brindilles sèches furtive-

ment, pour allumer le feu sans doute. En bon propriétaire, Luc alla s'enquérir. La femme trembla, toute rouge quand elle le vit arriver.

— Je, je vous demande pardon, balbutia-t-elle. C'était pour... Je vais vous remettre.

C'était la fille du charpentier, cette demoiselle Louise. Elle croyait ne pas être vue sans doute. Et alors elle s'était permis, le feu ne pouvait jamais prendre chez elle. "Voilà, monsieur !" ajouta-t-elle, toute rouge encore, en offrant le contenu de son tablier.

Luc sentit quelque chose d'étrange se passer dans sa poitrine. Les yeux de cette demoiselle luisaient comme deux étoiles levantes.

— Oh ! gardez donc ! dit-il généreusement. Et si vous en voulez encore, tenez, tenez !

Il se courba, lui aussi, et, laborieusement, il ramassa beaucoup de brindilles, qu'il allait déposer, en soufflant comme un fauve, dans le tablier de la voisine.

— Tenez, mademoiselle, tenez !

Mais il tressaillit soudain. Un doigt, un doigt d'elle l'avait touché, oh ! par mégarde ! là, sur la paume de sa main. Et alors, tandis que le pin narquois, qui avait ménagé cette rencontre, frédonnait dans la nuit un vague air goguenard. Luc s'enfuit sans rien dire, comme s'il avait été touché par un fer rouge.

Naturellement, quelques jours après, l'arbre malin les vit se rencontrer sous lui, moins sauvages, et plus convenables. Même un soir où le soleil mourant faisait rougir la cime du vieux pin comme sous un baiser astral, Luc, qui était un gars solide, en somme, osa dire à Melle Louise, qui était fort jolie après tout :

— Je vous aime, mademoiselle

Et cela en français, avec un accent épouvantable, mais avec une telle conviction !

Bref, par-devant le charpentier, l'oreille basse et le bérêt dans les mains, Luc formula un dimanche matin une demande en mariage dans les règles.

— Comment donc ! Mais j'en suis très heureux, mon brave ! répondit le voisin reconcilié, qui connaissait du reste la fortune de Luc.

Puis, tout bas, à l'oreille, avec un clignement d'yeux, c'était une gageure, sans doute :

— Mais, tu sais, à une condition : tu vas me laisser couper ce grand nigaud de pin !

Luc refusa. Le charpentier s'entêta à exiger cette condition absurde. Luc tint bon. Et pourtant, il l'aimait bien cette demoiselle Louise. Mais laisser abattre le pin, le vrai père de leur amour ! jamais !

Et, pendant huit jours, il fit fête au pin et il entoura son pied grandiose d'une crinoline nouvelle, pour que les charretiers en passant ne l'éraflassent point.

O bon pin ! Un ancêtre l'avait planté, il y a des centaines d'années. Et le père, du père de Luc l'avait vu, l'avait soigné, l'avait protégé avec tendresse, comme lui-même l'avait regardé aussi avec orgueil, élever plus haut que les arbres des autres maisons sa tête ambitieuse et souveraine. Et ensuite, depuis quelques ans, un essaim d'abeilles avait élu domicile dans une cavité de son tronc vénérable. Et l'arbre honoré des abeilles est un arbre sacré. Non, jamais !

D'ailleurs, Luc savait à quoi s'en tenir. Il redoutait le pin. Il avait des idées originales à ce propos. Ne connaissait-il pas la légende ? Une fois, un aieul, un Laborde, avait voulu l'abattre, ce pin. Il lui avait porté des coups de cognée, sur une racine renflée et large comme un gros orteil. Et, aussitôt, un bœuf, devenu subitement furieux, s'était rué sur cet ancêtre. Et celui-ci avait eu hâte de grimper sur l'arbre, pour n'être pas assommé. Oui, il savait se venger, le pin. Et, certes, il écraserait la maison dans sa chute, si jamais quelque damné Laborde s'avisait de porter sur lui une main sacrilège.

— Ha ! il est impayable ! ricana le charpentier, lorsque Luc vint lui confier toutes ces superstitions.

Et il ajouta, dédaigneux :

— Mais, mon cher, à aucune condition, maintenant, je ne voudrais vous donner ma fille. Vous êtes trop nigaud !

Luc sentit claquer ses mâchoires. Il s'en retourna. Et un jour, il vit un jeune homme rival entrer, le bérêt bas, lui aussi, chez le père de Louise.

— Dieu vivant ! il va demander sa main ! s'écria Luc.

Et il regarda le pin avec des yeux farouches.

Louise parfois, le soir, quand le vent balbutiait des choses tendres, là-haut, dans le branchage menu de l'arbre parasol, Louise, pensive et pâle, regardait ineffablement vers Luc.

Non ! Luc ne regardait que le pin patriarcal, et il rentrait chez lui en grelottant, comme si la neige lui était tombée dans le cœur. Il ne dormait plus. Il maigrissait. Les terres mal cultivées ne donnaient que des moissons mesquines.

Le jeune homme rival allait toujours chez le charpentier. Un jour, Luc se dit :

— Si c'était vrai, pourtant, que je ne sois qu'un nigaud !

Il maigrit encore. Il devint brutal. Il disait des paroles rudes aux bœufs. Quand la voix de Louise arrivait à son oreille, il tressautait comme s'il avait entendu tonner le canon.

Une nuit, en veillant, il entendit pleurer Louise dans le verger. Une autre fois, eh ! très bien, il y entendit le bruit d'un baiser.

— Ah ! l'autre jeune homme qui sort !

Luc bondit. Il avait les yeux hors de la tête. Il soufflait comme un mistral.

— Voilà ! dit-il en courant chez le charpentier ; coupez-le, si vous voulez ! je vous le donne !

Et il s'affaissa sur une chaise.

Il n'était pas trop tard. Et Louise pleura de joie. Oui, elle serait madame Luc Laborde. Luc aussi pleura.

Le pin ? On l'abattit quelques jours après. Ce fut le charpentier Cazade qui dirigea la besogne. Quatre grandes cordes furent attachées au sommet de l'arbre, et deux hommes, les bras nus, le col déboutonné, le souffle tempétueux, l'attaquèrent horriblement, en acharnant sur lui leurs larges cognées de fer, lancées en cadence.

Luc trembla. Il se tint à cent pas de l'arbre. Et il regarda l'assassinat monstrueux. Il sauta à chaque coup de hache, comme si l'on frappait dans sa chair. L'arbre se tenait toujours droit. Il frissonnait à peine. Et les morceaux de bois qui jaillissaient de ses flancs ouverts, partaient jaunes, partaient saignants, en répandant sur ses meurtriers leur vivifiante odeur résineuse.

Une heure, deux heures, trois heures, les cognées mordirent. L'arbre résistait toujours. Luc, à le voir, suait à grosses gouttes. Oui, il avait vu mourir son père et son grand-père, et un de ses oncles, jamais il n'avait ressenti angoisse semblable.

Tout à coup, l'arbre se plaignit. Ce

fut une clameur confuse d'abord et brève, et presque insaisissable. Mais progressivement, elle s'allongea, se renforça, devint lugubre, fit frissonner d'épouvante. Oh ! l'arbre qui criait ! Luc se boucha les oreilles. Il criait, et, à chaque coup, toute sa masse avait un sursaut funèbre, comme un halètement de mourant. Il criait, il râlait, il penchait déjà.

— Fuyez, fuyez ! exclama Luc. Il va nous broyer tous !

Et il courut, courut instinctivement, ayant peur que l'arbre dans sa chute n'allongât ses branches forcenées comme des pattes élastiques, et n'écrasât dans une étreinte suprême tous les pygmées qui le tuaient. Il courut...

Une longue plainte tout à coup, une plainte dans laquelle on crut entendre l'arrachement d'une âme végétale. Et Luc, terrifié, vit là-bas, le pin vaincu fléchir sur sa base, et, en faisant un grand vent de ses branches éperdues, s'abattre, vertigineux, avec un fracas d'ossatures brisées.

— Eh bien, naïf ! lança le charpentier dans un gros rire, tu vois bien qu'il ne s'est pas vengé !

Et Luc constata avec stupéfaction que la maison et les habitants vivaient encore.

Et le jour de la noce, le pin gisait, les branches rousses et le tronc inerte, aucune catastrophe ne survint non plus.

Et, un an plus tard, quand Luc se trouva père d'une belle poupée rose, dont les regards ingénus semblaient lui faire éclore des étoiles dans le cœur, le cadavre du pin, qui séchait dans le chantier du beau-père n'inter-vint pas davantage.

Mais trois ans après, de puissantes scies avaient découpé le vieil arbre en bonnes poutrelles embaumées, un bruit étrange courut soudain.

Un Espagnol avait apporté le choléra dans le pays. Il y avait déjà trois victimes dans le village.

Luc sentit une sueur d'effroi dans ses cheveux. Où est-il, l'arbre de protection, l'arbre qui chassait, de ses ramées miséricordieuses, les miasmes malfaisants du ciel ?

Un autre cholérique tout près de la maison ! Luc frissonna.

— Mon Dieu, balbutia-t-il, gardez-nous du pin !

Une inspiration ; il courut chez son beau-père

— Donnez-m'en quelques planches, je veux m'en faire un lit ; il nous protégera !

— Je n'en ai plus ! répondit le charpentier. Tiens, vois ce qui me reste.

Luc vit quelques morceaux de bois blanc, avec lesquels Cazade fabriquait une espèce de boîte longue.

— Et vous en faites ? demanda Luc très pâle.

— Tu vois bien : un cercueil.

Luc poussa un grand cri.

Vingt-quatre heures après, on mettait le dernier Laborde dans cette boîte.

— Le choléra, dit le médecin.

Mais on n'en a rien cru, là-bas, dans le pays que les Pyrénées bordent au sud, comme une barrière de marbre bleu.

JEAN RAMEAU.

